



DON QUICHOTTE
Chronique d'un naufrage annoncé
MIQUEL DE CERVANTÈS / JÉRÉMIE LE LOUËT

MARDI 21 (20h30) MERCREDI 22 (19h30) JEUDI 23 (19h30) NOVEMBRE 2017

GRAND THÉÂTRE
TARIFS 29€/21€/18€/15€

RÉSERVATIONS
www.lequartz.com
TEL 02 98 33 70 70

DON QUICHOTTE

Chronique d'un naufrage annoncé
d'après **Miguel de Cervantès**

Adaptation et mise en scène **Jérémy Le Louët**
Collaboration artistique **Noémie Guedj**

Avec

**Pierre-Antoine Billon, Julien Buchy, Anthony Courret, Jonathan Frajenberg,
Jérémy Le Louët et Cassandre Vittu de Kerraoul**

Scénographie **Blandine Vieillot**

Costumes **Barbara Gassier**

Vidéo **Thomas Chrétien, Simon Denis et Jérémy Le Louët**

Lumière **Thomas Chrétien**

Son **Simon Denis**

Construction **Guéwen Maigner**

Création statues **Jean-Robert Lefebvre**

Création dragon **Isabelle Granier**

Armures **Samia Teboursouki**

Couture **Lydie Lalaux, Isabelle Granier, Tiffen Morvan**

Régie **Thomas Chrétien** ou **Xavier Hulot** et **Simon Denis** ou **Tom Ménigault**

Production Compagnie des Dramaticules

Coproduction Châteaux de la Drôme, Théâtre de Châtillon, Théâtre de la Madeleine/Scène conventionnée de Troyes, Les Bords de Scènes/Théâtres et Cinémas à Athis-Mons, Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine, Théâtre Chevilly-Larue André Malraux

Avec le soutien du Conseil régional d'Île-de-France, du Conseil départemental du Val-de-Marne, du Conseil départemental de l'Essonne, d'Arcadi Île-de-France, du Centre d'art et de culture de Meudon et du Théâtre 13 à Paris

“
J'appellerais baroque le style qui épuise délibérément
toutes ses possibilités,
et qui frôle sa propre caricature.”

Jorge Luis Borges



Il y a quinze ans, j'ai réuni un groupe de comédiens de ma génération avec lequel est née la Compagnie des Dramaticules.

Ensemble, nous avons

créé une *grammaire* de jeu. Travailler en troupe nous a permis de créer un répertoire de spectacles toujours vivants, enrichis par les années et les créations nouvelles.

J'aime que cohabitent dans un même spectacle la tradition et l'expérimentation, la grandiloquence et le réalisme le plus trivial, la moquerie satirique et l'hommage vibrant, la tragédie classique et le canular. Mes choix de répertoire et de création sont toujours guidés par **l'envie de décroiser les genres, de bousculer les codes, de contester la notion de format**. Parce que son héros est un insoumis, *Don Quichotte* cristallise ce rapport au théâtre, ce rapport au monde.

L'histoire en quelques mots : Alonso Quijano a lu trop de romans de chevalerie. Il en devient fiévreux et fou. Il change de nom, décide de se faire chevalier errant et part sur les routes, accompagné de son écuyer Sancho Panza, cherchant la gloire, défendant les opprimés, pourfendant les oppresseurs, luttant contre les injustices de ce monde. Et dans cette quête d'idéal, il confond théâtre et réalité, met sur un pied d'égalité le livre saint et le livre profane, et devient, jusqu'à la transe, un fanatique de la fiction chevaleresque.

Il y a dans *Don Quichotte* une distanciation entre l'auteur (Cervantès) et le narrateur (l'historien Sidi Hamet Ben Engeli). Cette distanciation permet à Cervantès d'être à la fois le défenseur et le critique du roman qu'il est en train d'écrire. Cette mise en abyme constante, ce jeu avec le lecteur est, à mon sens, l'un des aspects les plus fascinants du roman.

L'histoire qui nous est contée est annoncée comme véridique mais son conteur lui-même est un personnage de fiction. Cervantès va plus loin : il multiplie les allers-retours entre fiction principale et fictions secondaires, et fait faire du théâtre à ses personnages.

Quelle est la frontière entre le réel et le fantasme, entre le souvenir et le rêve ? Don Quichotte semble répondre : tout ce qui est beau est vrai, la volonté de croire crée la vérité. Et n'est-ce pas cela, le mécanisme de la représentation théâtrale ?

Au théâtre, il n'y a de réel que la représentation, avec ses acteurs jouant le spectacle et ses spectateurs y assistant : je crois en la vérité de la représentation théâtrale mais non en une fiction strictement réaliste. En revanche, il n'y a pas de lieu plus propice que le théâtre pour **confronter la fiction et la réalité**. Shakespeare, Calderón, Hugo, Pirandello, Brecht : tous ont compris que la force du théâtre se trouve précisément dans ces instants de trouble où la fiction et la réalité deviennent une seule et même chose, où les personnages sont des acteurs qui jouent des personnages, devant un public qui joue le jeu de la représentation.

La scène est jonchée de matériels divers : panneaux sur roulettes, rail de travelling, caméras et projecteurs sur pied, grue, table de régie, micros, portants pour costumes. Le choix d'un plateau de tournage comme scénographie doit créer d'emblée une superposition entre la fiction (l'histoire) et la réalité (la représentation). Grâce à cette « boîte à outils », comédiens et techniciens **construisent et déconstruisent la représentation**.

Narrateur dans la narration, histoires dans l'histoire, théâtre dans le théâtre : *Don Quichotte* est multiple. C'est une satire, un prêche, un hommage, une confession, un divertissement. Tous les styles s'y côtoient, tous les renversements aussi. Revendication de l'artifice théâtral, mises en abyme, coups de théâtre : nous sondons la créativité, la liberté et la subversion qui inondent le roman.

Jérémie Le Louët

ENTRETIEN AVEC JÉRÉMIE LE LOUËT

AURORE CHÉRY : De quoi parle *Don Quichotte* pour vous ? Pourquoi le mettre en scène ?

JÉRÉMIE LE LOUËT : Il y a une dimension qui ne saute pas immédiatement aux yeux quand on lit *Don Quichotte* pour la première fois, mais qui m'a beaucoup frappé quand j'en ai pris la mesure : celle du religieux et du sacré. Il faut imaginer que lorsqu'on parlait des livres au Moyen Âge, on parlait surtout du *livre*, et ce livre, c'était la Bible. Mais l'invention de l'imprimerie contribue à la diffusion d'écrits profanes qui appartenaient à la seule tradition orale. Par là, beaucoup de récits se trouvent en quelque sorte sacralisés, ils concurrencent *Le Livre*. Les gens viennent écouter la lecture de ces histoires profanes comme on venait écouter la Bible. L'Église voit cela d'un très mauvais œil. Même si les chevaliers dont il est question dans les romans de chevalerie sont chrétiens, ce ne sont ni des prophètes ni des figures bibliques. Et je crois que le point de départ du livre de Cervantès, c'est cela : se moquer des gens qui viennent écouter des romans de chevalerie comme si c'était parole d'Évangile. Son ambition, du moins au départ, est strictement satirique : montrer la folie d'un homme pour qui la frontière entre fiction et réalité est brouillée. Mais en cours d'écriture, Cervantès se rend compte du potentiel de subversion de son personnage. Certes, on peut objecter à don Quichotte que les géants n'existent pas et que les aventures des chevaliers errants sont absurdes et ridicules. Mais que dire alors d'un homme qui marche sur l'eau ? D'un autre qui reste plusieurs jours dans le ventre d'une baleine ? C'est pour moi très clairement le début d'une réflexion sur la foi. Don Quichotte voit dans les romans de chevalerie un nouvel évangile. Il en fait sa religion, une religion dont il est le dernier prophète. Dans un siècle et un pays où la religion est si puissante et si violente, le personnage créé par Cervantès est une vraie bombe de subversion. Evidemment, tout cela n'est jamais dit de manière frontale et explicite, le lecteur doit lire entre les lignes. C'est pour moi le discours central du roman, ce qui lui donne toute sa force et toute sa profondeur. Le roman ne repose pas sur la seule question de la folie, ce dans quoi on veut souvent l'enfermer. Et par extension, la foi est aussi une chose fondamentale pour l'acteur, et peut-être plus généralement pour l'artiste. Quand un acteur joue un personnage, il a besoin de croire qu'à travers les mots d'un autre, à travers la parole d'un auteur, il dit des vérités sur le monde. Sans cette foi, il éprouvera des difficultés à jouer correctement sa partie, et curieusement, il aura aussi du mal à croire en lui-même. C'est la même chose pour un metteur en scène, avec une dimension supplémentaire : dans cette entreprise collective, il joue le rôle d'un guide qui doit entraîner son équipe, lui donner foi en son projet.

Quel est votre projet de scénographie ?

La scénographie est un plateau de tournage ; un plateau de travail où se créent l'illusion, les désillusions, l'artifice, le vrai, le faux, le rêve et la réalité. C'est un peu comme si une équipe, suite à des repérages, avait choisi le Château de Grignan comme lieu de tournage pour un film sur *Don Quichotte*. Évidemment, des châteaux apparaissent dans le roman, notamment celui du duc et de la duchesse et celui (supposé) de Sancho lorsqu'il devient gouverneur. On verra donc par moments une correspondance entre le roman et le réel, car certaines scènes avec le duc et la duchesse se passent dans un château. Ce qui m'intéresse, ce sont ces allers-retours entre le réel et le fantasme. La scénographie s'articule donc autour de l'image. Le travail sur le son, la lumière, la vidéo et la machinerie sont autant de revendications de l'artifice théâtral. Plus le spectacle est total, en phase avec les moyens de création d'aujourd'hui, plus il permettra d'allers-retours entre tradition et expérimentation, entre réalité et fiction, entre littérature et improvisation. Tous les outils nous intéressent. J'aime travailler sur la musique classique qui est pour moi la plus expressive, celle dans laquelle on trouve à la fois une dimension du grotesque et du sublime, tout cela ancré dans la tradition. J'envisage la bande son exactement de la même manière que j'envisage les lumières, elle ne doit pas surligner, expliquer ou rendre didactique. La musique éclaire les scènes, elle leur fait dire des choses que les mots ne disent pas. Quand on monte une œuvre du répertoire, il me semble très important que le projet s'inscrive dans l'histoire du théâtre. Monter Cervantès ou Shakespeare pour les « moderniser » est aussi absurde que de cantonner *Don Quichotte* à une œuvre du 17^e siècle et tenter une reconstitution historique. Le classique est universel et intemporel. L'anachronisme délibéré sur la scène lui rend sa dimension éternelle, et donc actuelle.

Comment est-ce que ce *Don Quichotte* s'inscrit dans la dynamique globale des Dramaticules ?

Ça n'était pas pensé comme tel à l'origine mais, rétrospectivement, *Don Quichotte* s'avère clore une trilogie du désordre et du chaos ouverte par *Affreux, bêtes et pédants* et *Ubu Roi*. Le lien entre ces deux pièces, dont la première est une création de la troupe, se faisait par l'intermédiaire des futuristes. *Le Manifeste du futurisme* ouvrait en effet *Affreux, bêtes et pédants*. Or les futuristes sont les enfants de Jarry. L'idée du *Quichotte*, quant à elle, est née d'*Ubu*. Je me trouvais alors en armure, sur un cheval, et j'étais une espèce de seigneur dérisoire. Je me racontais que j'étais don Quichotte sur Rossinante. J'ai réalisé qu'il y avait beaucoup de parallèles entre les deux œuvres. Il y a pas mal de Cervantès dans *Ubu* : le père Ubu est presque un Sancho outré. Dans le roman, Sancho gouverneur introduit la thématique du pouvoir, présente dans la pièce de Jarry. *Affreux, bêtes et pédants*, *Ubu roi* et *Don Quichotte* sont trois spectacles de la désillusion. On arrive à vingt ans avec ses rêves. On ne veut pas entendre parler du passé, on veut construire son présent indépendamment d'une tradition. Puis, à la trentaine, on réalise que ce qu'on voulait faire a déjà été fait et que, ce que l'on a fait n'est pas comme on se l'imaginait. Il y a un côté un peu triste, comme la nostalgie d'une chose que l'on n'a pas connue. Les futuristes ont eu la même désillusion. Avant eux ont écrit Dante, Shakespeare, Cervantès, Goethe, Hugo, Flaubert, Dostoïevski... Comment se faire une place après ? Les futuristes ont choisi l'opération critique et la destruction. Notre *Quichotte* s'inscrit dans cette dynamique, entre moquerie satirique, sarcasme, hommage et déclaration d'amour à notre métier.

Quelles ont été les difficultés spécifiques rencontrées dans l'adaptation de ce roman pour la scène ?

Dans une pièce comme *Ubu roi*, la trame est extrêmement simple : le Père Ubu veut devenir roi, alors il devient roi et une fois qu'il l'est, il se fait renverser et s'enfuit. Il n'y a donc presque rien. En revanche, dans le *Quichotte*, Cervantès parle de quasiment tout mais ça n'est pas une pièce, il n'y a pas de trame. Il y a surtout - et c'est ce qui rend le travail d'adaptation si complexe - une tension dramatique très diluée et de trop rares réels dangers pour les protagonistes. Pourtant, dans l'inconscient collectif, don Quichotte représente *Le héros* : il incarne le courage, l'abnégation, la témérité... En réalité, le plus souvent, Sancho et Quichotte sont simplement perdus dans la Manche et on a plus l'impression d'être chez Beckett que chez L'Arioste. Il fallait donc retrouver une urgence, une nécessité et que cela soit continu pendant toute la durée du spectacle... qu'il y ait des coups de théâtre !

Dans cette pièce, comme dans les précédentes portées par les Dramaticules, il est souvent question de la tradition, qu'est-ce que ça représente ?

C'est peut-être le sentiment que ce qui nous a précédés était plus grand que nous. Bon, on a dit cela à toutes les époques... J'ai besoin de croire qu'il y a un retour possible au geste grand et sublime. Quand on regarde Peter Lorre dans la tirade finale de *M Le Maudit*, on voit un type d'acteur exceptionnel, un acteur brechtien. Dans les années 40, les acteurs sont généralement guindés et stéréotypés. Dans les années 50, Marlon Brando arrive avec un jeu révolutionnaire mais depuis Brando, il n'y a pas eu de révolution dans le jeu de l'acteur. Personne n'a joué plus naturaliste que lui. Pour moi, seuls Carmelo Bene et Klaus Kinski ont apporté depuis quelque chose de vraiment nouveau, un regard critique sur l'interprétation mêlant tradition déclamatoire, expérimentations langagières et jeu naturaliste.

Le cinéma est justement très présent dans votre théâtre, comment la relation cinéma-théâtre s'articule-t-elle ?

Je suis venu au théâtre par le biais du cinéma. Il y a beaucoup de théâtralité dans le cinéma que j'aime : Bergman, Fellini, Lynch, les frères Coen... Depuis *Affreux, bêtes et pédants*, la vidéo a une place très importante dans mes spectacles. Elle ouvre des perspectives qui s'étendent au-delà des limites du plateau, et même de la salle : elle permet d'autres points de vue, des jeux de miroir, de distorsion, de grossissement... La vidéo est pour moi comme la lumière, le son et même l'interprétation : un outil de contestation du spectacle en train de se faire.

LES DRAMATICULES PAR AUDREY JEAN

DE L'ÉTUDE DE L'ORALITÉ AU THÉÂTRE À L'APPROPRIATION D'UN LANGAGE HYPER- THÉÂTRAL, ITINÉRAIRE D'UNE COMPAGNIE AGISSANTE

Si l'on observe l'ensemble des créations de la Compagnie des Dramaticules, on peut être surpris de sa diversité. « Macbett » de Ionesco, « Richard III » de Shakespeare, « Le Horla » de Maupassant, « Salomé » d'Oscar Wilde, plus récemment « Ubu Roi » ou « Affreux, bêtes et pédants », autant de spectacles qui s'illustrent par la personnalité écrasante de leur héros ou anti-héros, des textes qui mettent en scène le grotesque, l'énorme, le monstre mais également des textes caractérisés par une langue particulière. Tous témoignent de la volonté des Dramaticules de dire. Dire. Action banale, semble-t-il, sur un plateau de théâtre mais Jérémie Le Louët confère à ce geste une vocation à la limite du sacré. Il en résulte des spectacles qui agissent, des créations qui engagent la pensée, le corps, l'acteur tout autant que le spectateur. Pas de faux-semblants, pas d'hypocrisie ni de complaisance, les Dramaticules ne fustigent rien tant que les postures en tous genres. Que ce soit en portant haut la parole d'auteurs classiques ou en créant des formes nouvelles basées sur l'écriture collective, pour eux, faire du théâtre est un acte toujours porteur de sens, jamais anodin, politique ou satirique ; faire du théâtre est une revendication.

En tout premier lieu, il y a les mots. Les mots d'Eugène Ionesco, de Shakespeare, de Maupassant. Comment rendre grâce à ces mots ? Comment être fidèle à leur intensité avec les simples outils dont dispose l'acteur, à savoir son corps et sa voix ? Trouver le juste endroit de la profération où résonne toute la vérité de l'auteur tandis que certaines tirades font quasiment office de prêches. Il y a une part de divin dans l'oralité, une grandiloquence proche du discours religieux dans la performance de l'acteur. Dire quoi ? Dire pourquoi ? Dire comment ? Ce questionnement intrinsèque fondamental sera un fil rouge qui confère aux Dramaticules cette dimension engagée, présente au réel. Toujours mettre en abyme, toujours remettre en question la notion de l'interprétation et de la représentation. Dans la tragédie comme dans le burlesque, la mise en perspective demeure, une respiration nécessaire à l'agissement de la pensée. Jérémie Le Louët met en place au fil de ses spectacles une expérimentation constante,

une grammaire de jeu personnelle avec ses comédiens, il dessine ainsi les prémices d'une approche qui place au centre du processus de création l'intensité du verbe, une forme baroque où l'excès dans la déclamation répond à l'urgence de dire.

Dix ans de la vie de troupe. Avec elle son lot de turpitudes, ses aléas incontrôlables, les complications directement liées au processus de création, les postures de chacun des protagonistes de la vie culturelle, l'égo démesuré de l'acteur et la vacuité de son action parfois. Forts de leur expérience sur le langage et la transmission d'une parole, les Dramaticules éprouvent alors le besoin de porter un regard critique sur leur parcours mais aussi sur l'artiste au sens large, les institutions qui le régissent et le conditionnent, le spectateur enfin, son exigence ou sa passivité intellectuelle, c'est selon. Avec « Affreux, bêtes et pédants », Jérémie Le Louët opère un virage radical et pourtant en adéquation totale avec la parcours du collectif. C'est le glissement d'une parole à une autre, de celle d'un auteur qu'on admire à celle qui est sienne, les prémices d'une oralité propre. L'ébauche d'un nouveau dire, intime, personnel, à soi. Associé à la question de la condition de l'artiste, dire devient ici revendiquer. L'artiste est en effet par essence tellement incompris de son premier interlocuteur le spectateur. Combien ont à l'esprit, lorsqu'ils assistent à une pièce, les difficultés que rencontrent au quotidien les troupes de théâtre, les petites comme les grandes ? « Affreux, bêtes et pédants » se veut l'expression libre de tous ces malentendus, des interrogations, des incompréhensions de part et d'autre du système culturel, de toute cette ferveur de créer, de cette colère qui gronde aussi. Et de la colère il y en a chez les Dramaticules, tout autant que de la violence, de l'envie, de l'intelligence, de la folie, de la passion pour la scène. Tout sauf la tiédeur. Tout sauf le compromis. Tout sauf la mollesse d'esprit, d'action. Jérémie Le Louët assènera en guise de code de conduite à venir pour les siens « Le Manifeste du futurisme » de Filippo Tommaso Marinetti en ouverture du spectacle,

annonçant ainsi que les Dramaticules dynamiseront encore et toujours les vieilles conventions, mêleront les genres et brusqueront les publics car au moins tous seront vivants, agissants.

En se réappropriant avec leurs propres mots l'acte de jouer, les Dramaticules entament donc un nouveau cycle prolongé avec brio par la création de la pièce inclassable de Jarry « Ubu roi ». Si le personnage grotesque d'Ubu cristallisait en lui seul beaucoup des perspectives de travail de la compagnie, « Don Quichotte » s'avère être encore plus ambitieux. Le minable et le sublime, l'acteur face au personnage-monstre, excessif et démesuré ; la limite friable entre fiction et réalité grâce à une mise en abyme permanente entre acteurs et rôles ; la démolition du théâtre enfin, la nécessité sans doute d'une forme d'anarchie pour être en action face à la passivité. Dire tout ça. « Don Quichotte » a en ce sens des similitudes avec « Ubu roi », et bien qu'il soit tout sauf méconnu, il est tout comme lui mal connu. Peu de gens ont finalement lu le roman en intégralité mais chacun conserve en soi une idée, une approximation de lui, persuadé de connaître la personnalité iconique de Quichotte. Il s'agira ainsi de confrontation. Les Dramaticules ont dorénavant un langage propre, authentique, libre et outrancier, dénué de toute entrave pour s'attaquer au monumental roman de Cervantès et en donner leur vision. Vêtue de cette armure, gageons que leur parole résonnera bien fort dans la cour du château de Grignan, se faisant encore l'écho de nos interrogations autant que de nos paresse.

Audrey Jean, pour *l'Avant-Scène Théâtre*
Mai 2016



sique — Molière, Shakespeare, Feydeau... — à destination du plus large public, mais traitée avec noblesse et invention.

De grands metteurs en scène viennent. Des figures de la scène aussi. Philippe Torretton y a été Hamlet, Laure Marsac Maggie, dans « la Chatte sur un toit brûlant », Béatrice Dalle y incarne Lucrece Borgia. Quels trois coups frapper pour les trente ans ? Le département de la Drôme, à l'initiative de l'événement, n'a pas souhaité « peopoliser » cet anniversaire. Livrer un grand texte, oui, mais sans autre figure de proue, cette fois, que celle d'Alonso Quija-

no, alias Don Quichotte, qui fit de l'écrivain Miguel de Cervantès un héros de la littérature mondiale. C'était il y a quatre cents ans, comme le temps passe vite ! A Grignan, les deux heures et quelques que dure le spectacle, il passe tout aussi vite.

Magie nocturne

Originaire de Vincennes, la compagnie des Dramaticules, à qui l'on doit déjà un « Richard III » et un « Ubu roi », a enfourché ce texte ambitieux avec humour et pertinence. Jérémie Le Louët met en scène et incarne le valeureux — quoique vaguement dérangé — justicier. Julien Buchy est un excellent Sancho Pança. Sur leurs rossignantes grandeur nature à pédales, les deux loustics et chacun des acteurs qui les entourent captent, sourire en bandoulière, l'attention d'un public heureux de s'offrir un rattrapage express. Car si nous connaissons tous le nom de Don Quichotte, que savons-nous au fond du contenu de la pièce ? Cette année encore, 30 000 spectateurs auront goûté à la magie de ces Fêtes nocturnes. Lesquelles se prolongent autour d'un verre en compagnie des comédiens dans les jardins du château. A cette heure-là, la statue du Commandeur Ventoux s'est endormie dans la nuit. Un lustre scintillant, comme accroché au ciel, le remplace et se balance à la brise.

PIERRE VAVASSEUR

Pierre VAVASSEUR - Le 3 août 2016

CHARLIE HEBDO

► THÉÂTRE

Don Quichotte, d'après Miguel de Cervantès, mise en scène de Jérémie Le Louët

Don Quichotte, songeur insoumis, libertaire utopique, voulait de l'imaginaire faire réalité et, par chevalerie romanesque, combattre les injustices. S'emparant avec fascination mais impertinence de l'œuvre de Cervantès, Jérémie Le Louët emmène le public dans une mise en abyme décalée, se jouant du narrateur et de la narration. La représentation démarre sur des questions posées par de faux spectateurs à un « conférencier », à la fois vrai-faux Don Quichotte baragouinant l'espagnol et faux-vrai acteur de cinéma joué par le vrai Jérémie, initiateur et réalisateur du jouissif bordel ambiant en train de se mettre en place pour notre plus grand plaisir. Dès le début, on sent quelque chose d'orgastique dans ce qui va suivre, une manière de théâtre insolente et terriblement plaisante... Cigales et grillons en stoppent leur pastis sonore !

Jérémie et sa Compagnie des Dramaticules offrent aux spectateurs l'insolence du rêveur épris de liberté et une expression théâtrale affranchie de tout formatage, capable d'amplifier cette espérance donquichottesque d'une toujours possible lutte contre la médiocrité du monde. **Gil Chauveau**

• Jusqu'au 20 août, les Fêtes nocturnes, château de Grignan, Drôme Tél : 04 75 91 83 65 Reprise au Théâtre 13 à partir du 8 septembre, 30, rue du Chevaleret, 75013 Paris.

Les Trois Coups.com

**Le journal quotidien
du spectacle vivant**

Le spectacle créé cet été au château de Grignan par Jérémie Le Louët et sa Compagnie des Dramaticules, arrive à Paris au triple galop et mérite un triple olé !

Vous êtes peut-être comme moi : vous n'aviez pas lu Cervantès et vous vous en passiez très bien. C'est bon, on les connaît par cœur, les trois ou quatre clichés sur le fameux hidalgo de la Mancha. Ses délires de nobliau qui a lu trop de romans et se prend pour un preux chevalier. Ses combats pathétiques contre les moulins à vent et les troupeaux de moutons. Son amour tout platonique pour la belle Dulcinée du Toboso. Sa silhouette efflanquée, juchée sur une vieille carne, côtoyant celle, pansue, de Panza sur son âne. Bien loin de notre actualité, tout cela... En quoi les errances de ce duo d'un autre temps nous concernent-elles, en cet automne 2016 qui n'est, à la fin, qu'un tas de feuilles mortes, de feuilles d'impôt, de vagues d'attentats et de campagnes électorales ? Bref, la chevalerie présente-t-elle un quelconque intérêt pour nous ?

C'est exactement la question que se posent les comédiens dans le premier quart d'heure du spectacle. Le procédé n'est pas inédit de la mise en abyme qui permet de prendre du recul sur le texte en mettant du théâtre dans le théâtre. Ce qui est neuf ici, c'est la manière d'organiser la moquerie. À commencer par une réjouissante satire de la mise en abyme. À travers son personnage de metteur en scène dépressif et bipolaire, Jérémie Le Louët inaugure deux heures de sarcasmes sur certaines dramaturgies contemporaines « qui pensent ». Du questionnement prétentieux aux gadgets techniques sans nécessité (vidéo redondante, interactivité avec le public, changements à vue désordonnés), en passant par les dénonciations bien-pensantes à deux balles, rien ne ressort indemne des pompeuses prestations prétendant « revisiter un classique de manière déjantée ». Rossé par les Dramaticules, c'est le théâtre actuel qui apparaît comme poussiéreux, à force de vouloir faire moderne. Et, par contraste, on se surprend à écouter les tirades lyrico-désuètes de ce bon vieux Cervantès comme quelque chose de frais et d'inconnu.

Les sept dons du Quichotte

Comme les sept dons de l'esprit, il y a au moins sept talents à l'œuvre chez les Dramaticules, association de gens doués en bande organisée. Don de la lumière d'abord avec un réglage chirurgical des éclairages par Thomas Chrétien, capable de sculpter les visages au scalpel. Don de la construction ensuite, dans les abracadabrants décors mobiles de Blandine Vieillot qui produit, à moindre coût, une splendide satire des pièces à machines du xviii^e siècle. Don du son : Simon Denis mixe les extraits de partitions classiques, les voix off, les bruitages et les effets spéciaux avec une virtuosité qui promène l'auditeur, en un va-et-vient permanent, du réel à la fiction et retour. Don de la couture avec une mention spéciale pour l'habit de lumière du héros, sur lequel la costumière Barbara Gassier et sa couturière Lydie Lalaux ont dû casser autant d'aiguilles que Don Quichotte brise de lances. Don de la voix chez l'éblouissante Dominique Massat : son timbre passe du rauque de l'incantation au rire suraigu à la Jean Dujardin avec une étonnante agilité. Don de la mimique chez Jérémie Le Louët qui utilise ses yeux et ses rides d'expression comme d'autres utilisent des balles en cuir pour jongler. Don de la mise en scène enfin et bien sûr, puisqu'on l'aura compris, tout ceci est dirigé de main de maître, au chausse-pied, à la seconde près, en une chorégraphie d'ensemble qui ne laisse pas un instant au spectateur pour souffler.

Sous la grosse farce qui aurait pu tourner au vulgaire se cachent quelques pépites d'émotion intense. Je n'avais rien compris du tout, en fait. Don Quichotte n'est pas un vrai-faux chevalier, c'est l'incarnation de ce que notre société appelle un loser. Il croit qu'on peut combattre l'injustice et ne parvient qu'à l'aggraver, qu'on peut déclamer son amour et ne réussit qu'à faire bâiller. Il est inefficace, improductif : c'est l'archétype de l'incapable social. Voir un imbécile se faire rouer de coups est un des ressorts du comique, et l'on rit beaucoup à ce spectacle. À un seul moment pourtant, dans lequel j'ai vu l'acmé de ce parcours du combattant, le rire devient grinçant. C'est le hurlement final du malheureux hidalgo à l'adresse du public : « Y a-t-il un seul d'entre vous qui soit encore capable de se battre pour quelque chose ? ». Tiens donc. Comme il est d'actualité, soudain, Cervantès ! Voici un spectacle qui donne envie de se précipiter, pour de vrai et sans rire, sur un livre qu'on n'aurait jamais eu l'idée d'aller ouvrir de son plein gré. C'est une merveilleuse explication de texte ce qui, en soi, mérite déjà le déplacement. Mais en attendant, quelle partie de plaisir.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Drôlement culotté et sacrément intelligent ! « Don Quichotte » par Jérémie Le Louët, c'est une formidable machine théâtrale.

Sans trahir Cervantes mais en prenant avec malignité des chemins de traverses originaux et non dénués d'à-propos. Devant l'énormité de la tâche, adapter ce roman fleuve, ce monstre littéraire, pour la scène, le metteur en scène élague, tranche, coupe, improvise, ajoute, ose. Ose. Ce qui importe c'est le rapport constant entre la réalité et la fiction. La friction entre les deux. Les étincelles qui peuvent en jaillir. Audacieux et bravache, voire crâne, pari (réussi) de trahir Cervantes, en apparence du moins, pour mieux en rendre le suc. A savoir l'imaginaire, le frottement entre réalité et fiction, clé de ce roman foisonnant et baroque. Une mise en abyme, un jeu littéraire formidable et pour Jérémie Le Louët une métaphore théâtrale ad hoc. Tout est faux sur le plateau et pourtant tout est vrai. C'est une troupe au travail, entre carton pâte et vidéo, sur ce plateau métamorphosé en studio de cinéma. Réalité d'une compagnie, réalité d'une représentation qui font d'un roman, une fiction, une expérimentation audacieuse sur l'illusion, un chantier ouvert. Prendre des vessies pour des lanternes n'est pas ici une simple expression. C'est un art. L'art du théâtre. Entre grandeur et misérabilisme. C'est au même titre que Don Quichotte chargeant les moulins qu'il voit pour des géants, transformer la réalité et signer aussi sa folie et son échec. C'est d'ailleurs une des plus belles scènes, dans son inachèvement volontaire et brutal – il fallait oser au regard ce chapitre emblématique – acmé d'une adaptation impossible en vérité, qui signe l'ambition de ce projet portant en lui et sa réussite et son revers... Ce n'est pas le moindre des paradoxes de cette mise en scène toujours en équilibre par ses mises en abymes constantes, ses regards en perspectives changeantes, ses trompes l'œil audacieux, ces grands écarts de jeux. Avec la mort de Don Quichotte, Jérémie Le Louët à dessein brouille les cartes, les redistribue, joue le jeu pour mieux s'en jouer, le détourner. Lui même, metteur en scène et comédien glissant imperceptiblement dans ce rêve fou d'incarner et de mettre en scène Don Quichotte finit, ou semble finir, par devenir celui qu'il incarne. Et condamner les romans de chevalerie c'est condamner aussi le théâtre qui mène le metteur en scène à sa perte sitôt les yeux décollés. Retour à la réalité. Mise en abyme toujours. Don Quichotte métaphore de tout metteur en scène, il fallait y penser.

Au demeurant c'est fait avec beaucoup d'humour et de distance heureuse. On rit beaucoup. C'est du vrai théâtre populaire, ce n'est pas un mot grossier, ou l'envers du décor mis à nu, dénoncé, intègre également le public, loin d'être dupe, jouant lui aussi et formidablement son rôle. Jusqu'à se métamorphoser docilement en troupeau de mouton. (Non, là, pas de métaphore). La première scène, que nous ne dévoilerons pas ici, drôle et inattendue, passée la surprise où mon voisin inquiet d'emblée demandait à sa femme si cela était réellement commencé, est une mise en bouche hilarante qui avec fausse immodestie assumée donne la clef de ce « Don Quichotte », de cette mise en scène qui s'interroge sur elle-même sans oublier jamais la dimension fortement théâtrale de son sujet. Une première scène qui avec beaucoup d'habileté et de rouerie nous fait basculer à la fois dans le roman et dans son adaptation. Mais nous sommes au théâtre, toujours et formidablement. Et puis il y a cette façade du château de Grignan partie intégrante de cette scénographie qui participe de ce jeu entre la réalité et la fiction puisque dit-on, la scène deux – complètement incongrue et drolatique – nous l'apprend, Cervantès y résida, écrivant là, entre autre, le chapitre des moulins. Jérémie Le Louët en tire une partie lui permettant de jouer à la fois sur l'espace et sur la proximité, gros plans sur les acteurs ou paysages mouvants projetés sur les murs sans en abuser, Jérémie Le Louët évite l'écrasement d'un tel monument. Ce « Don Quichotte » est une belle réussite dans sa théâtralité affichée, ses contradictions affirmées et sa fragilité assumée qui doit aussi aux acteurs et à leur engagement, à leur folie. C'est une véritable troupe unie autour de ce projet défendu avec talent et un goût bravache et certain pour le jeu et la création...

Denis SANGLARD - Le 2 juillet 2016